

Festival international du film de Toronto Aller se faire voir

Michel Coulombe

Volume 23, Number 1, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30156ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (2005). Festival international du film de Toronto : aller se faire voir. *Ciné-Bulles*, 23(1), 40–43.



Aller se faire voir

MICHEL COULOMBE

Il paraît vain désormais de parler de rivalité entre le Festival de Toronto et celui de Montréal, du moins l'ancien. L'année 2004 a été noire pour Montréal, celle de tous les déchirements. La manifestation torontoise appartient à une classe à part et il suffit de s'en être éloigné pendant quelques années pour constater l'importance qu'elle a prise et l'attention qu'elle suscite. Aussi y évoque-t-on régulièrement la remise des Oscars et le Festival de Cannes. Pas de doute, bon nombre « d'oscarisables » vont s'y faire voir, de tapis rouge en soirée VIP, pendant que leurs attachés de presse tendent l'oreille, à l'affût de toute mention, même anodine, à la statuette dorée hollywoodienne. Quant au rapprochement avec Cannes il s'explique probablement par la façon dont on gère les privilèges à Toronto. Ainsi, pour d'obscures raisons, un journaliste n'y a-t-il pas droit à un programme. En fait, il n'a, s'il y tient absolument, qu'à trouver un point de vente. On imagine volontiers les grosses pointures de la presse américaine faire patiemment la file plus d'une heure, parmi les cinéphiles qui achètent leurs billets, pour se procurer le précieux outil de travail... Pas très sérieux.

Le Festival international du film de Toronto (FIFT), qui offre une formidable programmation, se soucie hélas davantage de glamour que de service à la clientèle. Vilain défaut qu'il ne faut surtout pas évoquer devant les journalistes qui en sont les ardents défenseurs. Ils énumèrent aussitôt tous les films qu'ils y ont vus en guise d'exorcisme. N'empêche, l'événement a su, de bon droit, imposer son image de marque, comme en témoigne la question de ce marchand de café de la rue Bloor, en écho à tout ce qu'il a entendu dans les médias : « Est-ce bien vrai que notre festival est le deuxième en importance dans le monde ? » Et lorsqu'on lui répond que oui, peut-être, derrière le Festival de Cannes évidemment, il ajoute, intrigué : « Cannes ? Vous pouvez me dire, c'est quoi Cannes ? » Bref, ce qui compte, c'est le classement.

À Toronto, professionnels et cinéphiles habitent, fréquentent des mondes parallèles. En fait, pour être tout à fait juste, il faudrait dire que professionnels, cinéphiles et fêtards peuvent très bien traverser le Festival sans jamais se croiser, ou si peu. C'est que les oiseaux de nuit fréquentent très peu les salles de cinéma,

occupés à voler d'une fête à l'autre, d'un bar branché à un barbecue mondain, certains sans trop se soucier de savoir si l'on y souligne le passage dans la Ville reine d'une star ou si l'on y lance une marque de jeans. Pour leur plus grande joie, le Festival devient le territoire de tous les possibles. Aussi, en moins de temps qu'il en faut pour dire embouteillage, on ferme la rue Bloor et, en moins de deux heures, on y érige une structure, un plateau, un écran, on y plante des éclairages et l'on y branche un micro, juste à temps pour permettre à une animatrice sautillante de s'extasier sur l'arrivée de chaque invité sous le regard curieux des badauds.

Que l'on se rende à une première ou à une soirée sur invitation, à Toronto, chacun rêve plus ou moins secrètement de croiser un des millionnaires du cinéma qui plonge 48 heures dans le blitz torontois avant de rentrer à la maison. Comme la plupart de ces stars sont américaines, la direction du Festival doit, régulièrement, minimiser la place qu'occupe le cinéma hollywoodien dans la manifestation. On déroule le tapis rouge pour les Annette Bening, Sean Penn, Nick Nolte, Sigourney Weaver, Penélope Cruz et autres Julianne Moore, puis on jure qu'il est là pour tout le monde. Mais si l'on en croit les grands quotidiens torontois, il n'y a à peu près personne d'autre à Toronto début septembre que ces stars qui se croisent et se succèdent dans un ballet savamment réglé. Personne d'aussi important en tout cas. Pas surprenant dans un tel contexte que le Festival, généraliste, non compétitif, éparpillé à travers la ville, en attente d'un quartier général à la mesure de son rayonnement, ait maintenant son pendant off, Rebelfest, où l'on affirme faire toute la place aux films réellement indépendants, sans soutien gouvernemental. Au bout de trois jours, on y a primé un documentaire comique canadien, **Behind the Mascot** de Doug Barber et James Phillips. Mais qui s'en soucie quand il y a tant à voir au Festival ?

De manière symbolique, probablement par obligation contractuelle avec ses partenaires du secteur public, le Festival s'est ouvert en septembre dernier sur un film canadien, un de ces films canadiens nouvelle manière qui ont pour mandat de reconquérir, ou plutôt de conquérir — tout reste à faire —, le public national, hypnotisé comme chacun le sait par l'omniprésente production



Being Julia ou aller se faire voir à Toronto...

américaine. Quoi qu'il en soit, **Being Julia**, réalisé par un Hongrois (Istvan Szabo), d'après un roman anglais (de W. Somerset Maugham), met en vedette une actrice américaine (Annette Bening). Pour être honnête, on peut douter que cette comédie fasse la conquête de qui que ce soit ou ébranle les statistiques qui donnent toujours l'image d'une cinématographie exsangue placée sous respirateur artificiel. Pas qu'elle soit sans intérêt, plutôt sans relief et sans public. Entre les clichés sur les acteurs qui jouent à la vie comme à la scène et les répliques mordantes, le film de Szabo raconte l'attrance de Julia Lambert, star vieillissante du West End londonien des années 1930, pour un jeune Américain (Shaun Evans) qui n'a pourtant rien pour attiser une telle flamme. Il faudra attendre le dernier acte, spectaculaire revanche de l'actrice, méchante à souhait, pour que le film procure quelque sensation au spectateur. Faut-il vraiment se surprendre de trouver si peu d'humour et de fantaisie à un film signé par le réalisateur de **Sunshine** et le scénariste de **The Pianist**?

Au rayon des films canadiens emblématiques, c'est tout de même le talentueux Don McKellar, acteur (**Exotica**), scénariste

(**Le Violon rouge**) et réalisateur (**Last Night**) qui remporte la palme. Hélas, son film, **Childstar**, est raté. Un aspirant cinéaste torontois y sert de chauffeur à une jeune vedette américaine en tournage en Ontario. Le préadolescent capricieux et détestable est habitué à ce qu'on lui obéisse au doigt et à l'œil. C'est compter sans la résistance du valeureux créateur canadien qui aura droit, lui aussi, à son heure de gloire, au FIFT d'ailleurs, ce qui facilite certainement l'organisation de la première. Empruntant en cours de route des chemins douteux, le cinéaste amène le détestable enfant-roi à picoler, puis le met dans le lit d'une demi-mondaine avant de le pousser à la violence gratuite. L'humour mordant de McKellar ne trouve pas ici le ton juste. Se surprendra-t-on de l'échec du film?

Après une année 2003 exceptionnelle, où les Québécois débarquaient en force chez leurs voisins de l'Ouest avec **Les Invasions barbares**, **La Grande Séduction** et **Gaz Bar Blues**, le cru 2004 paraît plus modeste. Les **Littoral**, **La Peau blanche** et **Le Goût des jeunes filles** n'ont pas suscité le même intérêt. Mais pendant ce temps sur la rue, entre un cornemuseur et une diseuse de bonne aventure, entre un videur qui roule les



Acapulco Gold d'André Forcier



Mar adentro d'Alejandro Amenábar

mécaniques, convaincu de contribuer au juste partage du bon grain de l'ivraie, et une foule de cinéphiles pressés, un nouvel Elvis battait pavillon québécois. Reprenant les inoubliables habits blancs de la période Las Vegas comme le clone inusable du tandem Gratton-Falardeau avant lui, il sollicitait les passants, les invitait à aller voir le plus récent film d'André Forcier, **Acapulco Gold**, un film indépendant, sans rapport avec **Le Vent du Wyoming** et **La Comtesse de Baton Rouge**. En comparaison, ces films apparaissent comme de pures superproductions. Un Québécois d'origine française y donne rendez-vous à un producteur américain à Acapulco pour lui raconter sa rencontre avec le King. Banal? Pas vraiment, car l'événement aurait eu lieu bien des années après la mort de l'interprète de *Love Me Tender* et autres chansons inoubliables. Au premier visionnement réservé aux professionnels, les rangs étaient très clairsemés, tout juste une vingtaine de curieux, pour la plupart du Québec, alors que, par exemple, plus de 500 journalistes et professionnels se ruaient pour assister à une projection du film de Alejandro Amenábar (**The Others**), **Mar adentro**, qui, sur les traces des **Invasions barbares**, s'attaque à un sujet délicat, l'euthanasie. Jusqu'où va la liberté d'un homme? Dans ce film inspiré de la vie de Ramón Sampedro, Javier Bardem, vieilli, donne une performance exceptionnelle. Le film offre quelques scènes dont on se souviendra, notamment un mémorable affrontement théologique entre deux quadraplégiques séparés par un escalier que l'un ne parvient pas à descendre et l'autre à monter.

Ainsi en va-t-il de Toronto. Un film porté par la rumeur, un autre littéralement ignoré. Néanmoins des salles toujours très fréquentées. Aussi faut-il se tenir informé et poser les bonnes questions. Pas : « Avez-vous vu tel film? » Plutôt : « Quel film dois-je absolument voir? » Par la suite, lorsque la salle est pleine à craquer et les lumières éteintes, on peut aisément savoir si les professionnels du cinéma s'ennuient. Lorsque c'est le cas, ils

utilisent leur téléphone comme lampe de poche pour noter quelque chose de très important à leur agenda ou fouiller dans leur porte-document. D'autres profitent du temps libre qui leur est offert entre le titre du film et le générique final pour échanger des textos dont on ne doute pas qu'ils contiennent des informations capitales...

Pas facile donc de se faire voir, d'être remarqué dans la programmation foisonnante d'un festival de la taille de celui de Toronto si l'on n'a pas de star en tête de générique. Heureusement, il y a les films scandaleux, ceux qu'accompagne une aura sulfureuse. Le Festival de Toronto ne s'en prive pas, curieux retour des choses dans une province qui a plus d'une fois opté pour la censure (**Le Tambour**, **Pretty Baby**, **À ma sœur!**). À des années-lumière du ton pamphlétaire de **Fahrenheit 9/11**, le documentaire sur la campagne menée par l'adversaire démocrate de George W. Bush contre la guerre du Vietnam, **Going Upriver : The Long War of John Kerry** de George Butler, a attiré puis rapidement déçu les vautours de l'information, à l'affût de quelque révélation spectaculaire. Pourtant, on y découvre un jeune Kerry déterminé et convaincant, résistant de toutes ses forces au discours militariste de Richard Nixon, impuissant face à lui comme il le sera 30 ans plus tard face au chef des armées texan.

Si la politique américaine en a laissé plus d'un sur leur appétit, la sexualité est demeurée une valeur sûre. Catherine Breillat (**Romance**) était au nombre des cinéastes invités à Toronto avec son **Anatomie de l'enfer**. Une fois encore, elle mise sur le physique de Rocco Siffredi, une star du porno qui a montré son anatomie d'enfer dans plus de 200 films sous divers noms, Rocco Carlucci, Tano Rocco, Rock Tudor. Succès assuré : tout le monde en parle. D'autres marchent sur ses traces ou du moins exploitent le même filon, la sexualité explicite, comme



Anatomie de l'enfer de Catherine Breillat

Christophe Honoré (**17 Fois Cécile Cassard**) dans **Ma mère**. Une mère (Isabelle Huppert) y voit de très près à l'initiation sexuelle de son fils. Quant à Michael Winterbottom (**Wonderland**), il aligne dans **9 Songs** une chanson, une scène de baise, des images du Grand Nord, puis reprend la séquence huit fois... Assez pour exciter quelques instants les festivaliers revenus de tout.

Le véritable succès de scandale du Festival revient toutefois à un documentaire canadien qui aura fait davantage parler de lui que **Shake Hands with the Devil : The Journey of Roméo Dallaire** de Peter Raymont. **Casistry : The Art of Killing a Cat**, documentaire très quelconque de Zev Asher, reconstitue, sans images choquantes ni marque de cruauté animale, la mise à mort d'un chat. L'histoire se passe en Ontario, ce qui explique peut-être les réactions exacerbées. Il est permis de penser que certains manifestants ont sorti leurs pancartes moins par sympathie pour le regretté félin que pour se faire voir des médias, aussi nombreux qu'eux... Une réussite incontestable. Pourtant, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat.

La programmation du FIFT comptait, cette année encore, plusieurs gros morceaux, de ces films que s'arrachent tous les festivals de la planète : **La Mala Educacion** de Pedro Almodovar, **The Assassination of Richard Nixon** de Niels Mueller, **Diarios de motocicleta** de Walter Salles, **Hotel Rwanda** de Terry George. Comme les chefs-d'œuvre ne se comptent pas par centaines, la programmation incluait aussi quelques solides ratages, par exemple, le désastreux **Arsène Lupin** de Jean-Paul Salomé (**Belphégor**), le très peu érotique triptyque **Eros** signé Wong Kar Wai, Michelangelo Antonioni et Steven Soderbergh ou le documentaire consacré au destin tragique du programmateur d'une chaîne spécialisée de Los Angeles, **Z Channel : A Magnificent Obsession**, série de têtes parlantes qui n'a d'intérêt que parce



Jimmy Work de Simon Sauvé

que la réalisatrice, Xan Cassavetes, est la fille de John Cassavetes et de Gena Rowlands. Du coup, cela rendait encore plus sympathiques les films inattendus, propositions modestes et néanmoins stimulantes. Ainsi **Brodeuses**, premier film d'Éléonore Faucher, offre le récit de l'émouvante rencontre entre une mère endeuillée et une future maman en manque de repères. Quant à **Jimmy Work** de Simon Sauvé, un documentaire fauché qui glisse imperceptiblement vers la fiction, il raconte d'étrange façon l'in vraisemblable projet d'un pauvre type décidé à faire connaître le Festival de Saint-Tite à l'échelle de l'Amérique du Nord. Les organisateurs du grand rodéo mauricien, dépassés, n'en demandent pas tant.

La plupart des grandes manifestations cinématographiques se terminent en apothéose sur une remise de prix qui offre un instantané subjectif de la programmation croqué par des dizaines de photographes. Diplômes, statuettes, paillettes, remerciements. On connaît la chanson. Pas de cela à Toronto. En fait, les médias québécois semblent davantage préoccupés ou en tout cas intéressés par la remise de quelques prix non officiels au moment du brunch final que les Torontois eux-mêmes. À Toronto, les applaudissements vont ailleurs. Ainsi, en amorce de chaque programme présenté en salle durant le Festival, Universal présente une bande-annonce qui rend hommage au personnel bénévole de l'événement. On y voit des inconnus sortir d'une limousine et faire une entrée remarquée au cinéma devant un public en liesse. Ce à quoi, invariablement, le public du Festival fait écho en y ajoutant ses propres applaudissements. À Toronto, on se tape dans les mains, pendant qu'à Montréal, au bout d'une longue guerre de communiqués, d'alliances et de demi-vérités, un nouveau festival vient au monde, sur ce qui ressemble aux cendres du Festival des films du monde. Qui sait? Peut-être la cohabitation pacifique avec le festival torontois sera-t-elle possible... ■